

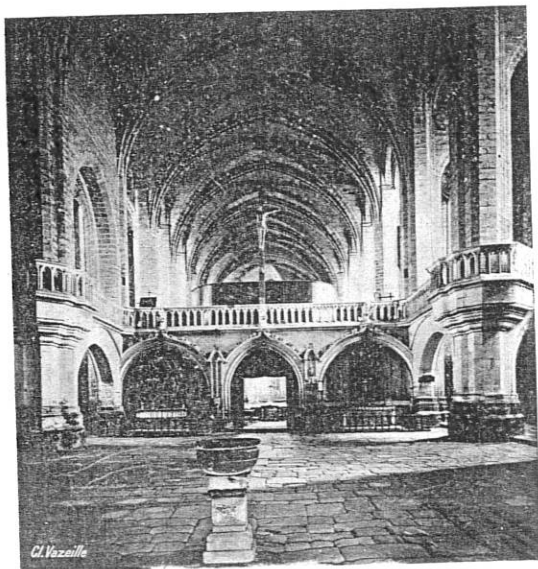
Cl. Vazelle

Le Puy. Vue des

Limagne livradoise que surveille le clocher d'Ambert.

Vous remontez encore la Dore. Voici des forêts. Vous montez âprement : l'horizon s'étend ; le paysage change ; les hauts plateaux, à 1,100 mètres, et là, sereine, solitaire, dominatrice, la puissante église de la *Chaise-Dieu*. Arrêtez-vous. L'abbaye de ce nom fut fondée là, parmi des forêts et dans la neige des longs hivers, vers le milieu du onzième siècle, par saint Robert. L'église fut construite, au quatorzième siècle, par deux papes français : Clément VI et Grégoire XI, l'oncle et le neveu. Des détails historiques... la moindre notice vous les fournira. Vous décrire l'église... elle se décrira elle-même à vos yeux. Sa

puissante ossature saura vous émouvoir. Ses magnifiques stalles, ses somptueuses tapisseries, sa macabre *Danse des morts*, le tombeau de Clément VI, le cloître, la *tour Clémentine*, tout éveillera en votre mémoire les misères et les fastes des siècles de foi.

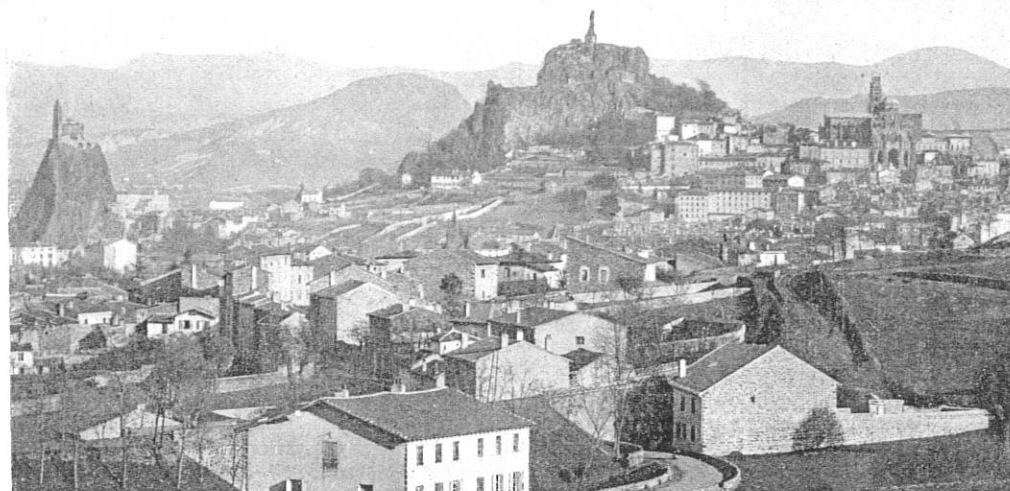


Église de la Chaise-Dieu. Le Jubé

L'église de la *Chaise-Dieu* ! Le passé rêve dans la solitude angoissante du vaste vaisseau ; et l'église, vue à distance, se dresse elle-même dans la solitude des hauts plateaux, hymne d'anachorète dans le désert...

En avant, vers le sud ! Vous allez sortir de l'Auvergne. Voici que se dessine le Velay, frange de l'Auvergne, frange géologique et historique, magnifiquement délabrée, ruines féodales, précieuses petites églises écrasées de siècles, volcans démantelés par des millénaires. " Quant à la beauté du Velay, je ne pourrai jamais te la décrire... " s'écrie George Sand, dans *Le Marquis de Villemer* : " Ce n'est pas la

Suisse, c'est moins terrible ; ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau ; c'est la France centrale avec tous ses vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation. " Et tandis que vos yeux suivent l'immense ronde bleue des Cévennes déchiquetées que domine le Mézenc, voici



quatre Rochers

surgir, là-bas, sur sa plate-forme volcanique, le château ruiné de Polignac : " Il se présente de loin comme une ville de géants sur une roche d'enfer " (George Sand). Polignac, le volcan Denise, gorges, châteaux, panoramas, orgues d'Espaly... Mais passons. Vous reviendrez, si vous voulez. Passons, car la merveille approche, et nous la guettons... La voici !

Une brusque dépression du sol, un cirque large et profond, d'où s'érigent des cônes de scories, des dykes volcaniques, de frustes pyramides décapitées, avec, sur ces sommets, des églises, des statues géantes, des ruines grises ou rougeâtres. Entre ces rocs cabrés, dans la plaine, au flanc des dykes, aux parois du cirque, des maisons, des églises, des couvents aux toits rouges se pressent, se dispersent, grimpent, se tassent, dégringolent et, là-bas, s'enfuient... C'est l'antique *Anicium*, c'est le *Podium* d'avant Charlemagne, c'est le Puy Sainte-Marie, le Puy Notre - Dame,

la Lourdes du moyen âge, c'est l'étrange ville du Puy-en-Velay.

Aucun des écrivains qui l'ont visitée n'a pu la décrire sans témoigner surprise et admiration : Mérimée, George Sand, Jean Ajalbert, Jean Rameau, Louis de Romeuf qui la chanta en des proses imitées de Barrès, et les artistes et les archéologues. Que de pages où l'intérêt des détails gêne l'impression d'ensemble ! La ville est faite de plusieurs villes autour des rocs prodigieux. Le Rocher d'Espaly, passe encore ; mais le Rocher d'Aiguilhe avec ce bijou au sommet : l'église Saint-Michel ! Elle date de 962 et du onzième siècle. Sa porte ciselée regarde le lointain Orient et le rappelle.

La vieille ville, le vrai Puy, habille les flancs du Rocher Cornaille où se dresse, ancrée dans le roc, l'étrange Cathédrale. Autour d'elle se pressent les maisons antiques, les logis vieillots, les sombres couvents. L'odeur intense du passé monte des ruelles étroites, tordues et

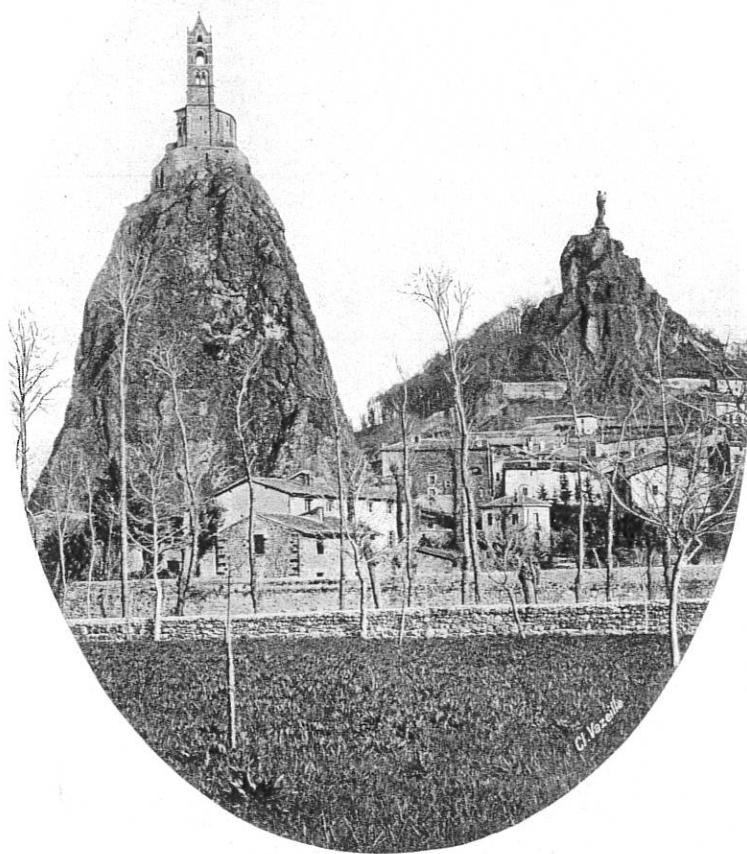


Le Puy. Église Saint-Michel

grimpantes où cliquent les fuseaux des dentellières. Il y a, là-bas, l'église des Carmes, là-bas l'église Saint-Laurent et le Temple de Diane, plus près la Tour Pannessac et bien d'autres curiosités; mais la Cathédrale hante l'esprit, attire les pas, tyrannise l'attention. " On ne peut l'apparenter à aucune autre, dit Jean Rameau (*Le Fuseau d'or*), à cause de ces marches qui sont devant elle et qui continuent en elle, à cause de ces escaliers interminables, coudés ou obscurs, qui

Corneille, l'accueille, le centralise, le perpétue. Les incroyants modernes sont impuissants à changer l'âme mystique du Puy et, comme l'a dit Louis de Romeuf, le Puy est en prière éternellement.

Sa rêverie monte du fond du passé, sa prière se formule en gestes de pierre, son aspiration s'exalte — le jour, la nuit, et par tous les temps. Le peintre auvergnat Maurice Busset, d'une plume d'artiste, l'a peint récemment, transfiguré dans le sang



montent jusqu'à son cœur, comme si la Vierge Noire, apportée par saint Louis, voulait qu'on arrivât à elle, haletant de fatigue, dans un mystère."

C'est vers ce sanctuaire où sont encastrées des pierres marquées de noms romains que, pendant des siècles, ont afflué les pèlerins de France et d'Espagne, et de Flandre et d'Italie, et de plus loin encore. Du frémissant essaim des prières d'autrefois l'ardent murmure se renouvelle encore; la gigantesque Vierge de bronze, au sommet du Mont

et l'or d'un couchant d'été. Je l'ai vu, un matin de l'hiver dernier, du haut du volcan Denise: une épaisse brume blanche l'avait noyé tout entier. Des cloches y sonnaient, invisibles, sous-marines. Mais la grande Vierge de bronze, *Stella matutina* touchée par le soleil, émergeait de la mer laiteuse... Assomption de Murillo!...

Barrès rêva d'écrire un livre sur cette Tolède de nos montagnes centrales. Il ne l'a pas écrit. Quel dommage!

C. GANDILHON GENS-D'ARMES.

STÉPHANE MALLARMÉ VALVINS ET LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU



Le 14 octobre 1923, un groupe d'écrivains, d'artistes et d'amis commémorait, à Valvins, le vingt-cinquième anniversaire de la

mort du poète Stéphane Mallarmé et inauguraient un médaillon représentant son effigie et accompagné de l'inscription suivante :

STÉPHANE MALLARMÉ

habita de 1874 à 1898

cette maison

qu'il aima et où il mourut.

De la gare de Fontainebleau, la belle route bordée de platanes centenaires qui vient de la ville, conduit, en à peine une demi-heure à pied, un quart d'heure par le tramway qui dessert le pays, à l'endroit où la forêt vient mourir dans la Seine. Une

douzaine de maisons rangées au bord de l'eau; on est au hameau de Valvins; et là se découvre aux regards un des paysages les plus suggestifs de l'Île-de-France. Sur la rive gauche, la forêt, grandiose et qu'on dirait illimitée; sur la rive droite, la succes-



Maison de Mallarmé à Valvins



Le Pont et le Restaurant de Valvins

sion des plaines ondoyantes et verdoyantes de la Brie; entre les deux rives, le ruban argenté du fleuve, grave et doux. Nulle part, on ne trouve réuni autant de pure fermeté dans les lignes, autant de noble sérénité dans l'atmosphère.

C'est là qu'en 1874, sur une indication donnée par son ami l'écrivain d'art Burty, Stéphane Mallarmé avait découvert, sur la berge, en aval du pont, la petite maison de paysans dont il loua une partie, et qui, après sa mort, fut achetée par son gendre, le D^r Bonniot, et consacrée par lui à la mémoire du maître.

Mallarmé était professeur d'anglais; tour à tour, il avait exercé sa profession dans les collèges de Tournon, de Besançon, puis à Avignon, où il connut Mistral, Aubanel, Roumanille. De son séjour dans ces villes datent la plupart des poèmes de sa "première manière", si beaux, si purs, si clairs! On en jugera par celui que nous donnons plus loin. En octobre 1871, il vint à Paris, et fut nommé au Lycée Condorcet; de Condorcet, il passa plus tard à Janson-de-Sailly, puis au Collège

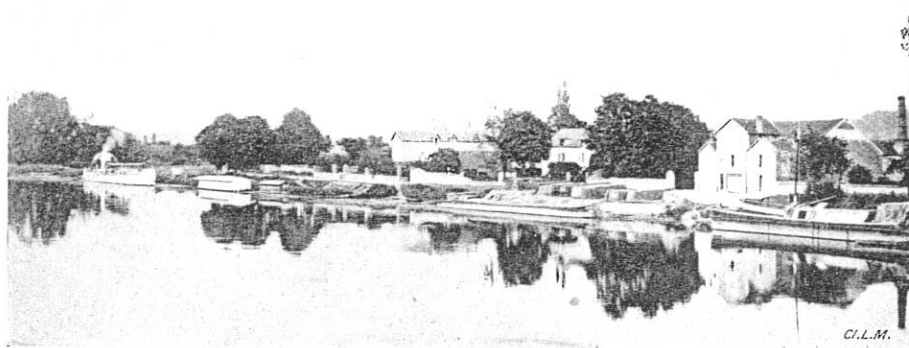
Rollin, où il resta jusqu'au jour où il prit sa retraite, en 1893. A Paris, dans le célèbre petit appartement de la rue de Rome, il avait vu peu à peu venir à lui la jeunesse symboliste qui le reconnut comme son maître et l'entoura de sa vénération autant que de son admiration, en même temps que, dans le grand public, sa réputation de poète abscons, de poète singulièrement difficile, grandissait de jour en jour.

Mais toutes les fois que le lycée lui laissait quelques jours de liberté, Mallarmé s'empressait de quitter la grande ville, et courait se réfugier dans sa chère retraite de Valvins; c'est là qu'il écrivit la plus grande partie de ses derniers poèmes; c'est peu de temps après son arrivée qu'il avait terminé celui qui est considéré comme son chef-d'œuvre, *l'Après-midi d'un Faune*.

Les amis, les jeunes disciples qui se réunissaient autour de lui, à Paris, étaient invités à le retrouver à Valvins. Il venait les prendre dans une petite voiture traînée par un poney que conduisait le plus souvent sa fille Geneviève; il avait fait l'acquisition d'un petit



Forêt de Fontainebleau. Le Nid de l'Aigle



Valvins. Les bords de la Seine

bateau à voile, qu'il aimait à conduire; et la promenade sur l'eau faisait partie du programme de toutes les réceptions.

Pendant les vacances de 1881 et 1882, il organisa même, dans une grange voisine, arrangée en théâtre, des représentations dont les protagonistes étaient ses amis, sa fille Geneviève, ses cousins les deux frères Paul et Victor Margueritte. Ainsi furent jouées les pièces de maîtres qu'il aimait: *les Fourberies de Nérine* et *le Beau Léandre*, de Théodore de Banville, pour qui il avait un culte; *Pierrot posthume*, de Gautier; *le Passant*, de son ami Coppée; et même *Hernani*, de Victor Hugo; les frères Margueritte y donnèrent également leur pantomime *Pierrot assassin de sa femme*, qui fut reprise plus tard par Antoine dans son théâtre.

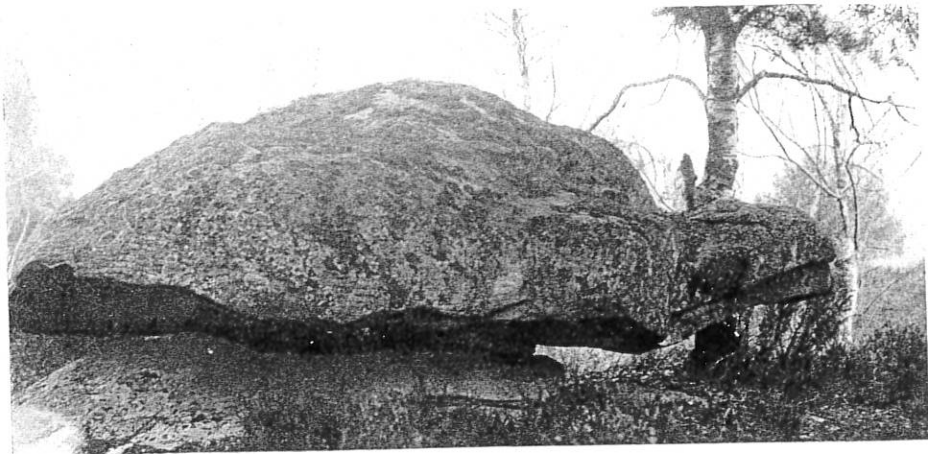
Parmi les hôtes de Valvins, quelques noms nous reviennent à la mémoire: le peintre Whistler, qui fut le grand ami de Mallarmé, le comte de Montesquiou, qui se trouvait à ce moment au château de la Rivière (alors la propriété du comte Greffulhe et aujourd'hui de M. Fabre-Luce), Paul

Hervieu, les poètes Henri de Régnier, Ferdinand Hérold, Fontainas, Vielé-Griffin, René Ghil, Albert Mockel, Paul Valéry, le romancier anglais George Moore; également, quelques écrivains et artistes qui étaient venus passer leurs vacances dans le voisinage; le peintre Odilon Redon, le poète Rodenbach, Marcel Schwob, Tristan Bernard, Jean de Bonnefon, Étienne Grosclaude, Thadée Natanson. Il y avait encore ceux qui s'étaient fixés d'une façon durable dans les environs: Elémir Bourges et Paul Nadar, à Samois; Armand Point, à Marlotte; Aristide Marie, l'historiographe de Gérard de Nerval, à Fontainebleau; enfin, le signataire de ces lignes, qui eut la joie d'être pendant les dernières années de sa vie le voisin du maître vénéré.

Mallarmé aimait la rivière, et il aimait la forêt, qu'il connaissait à fond. La forêt de Fontainebleau, aucun artiste n'y contredira, est l'une des plus belles du monde, non seulement par l'extrême variété de ses aspects, leur pittoresque, leur beauté tantôt sauvage, tantôt gracieuse, mais par le grand style de



Forêt de Fontainebleau. Le Mont Chauvet, la Mare des Ligueurs



Forêt de Fontainebleau. La Tortue

ses dispositions. Dès qu'on a pénétré dans ses admirables routes, on a le sentiment qu'on est en présence, non d'un hasard heureux, mais on pourrait plutôt dire d'une "œuvre" de la nature ; et en cela la forêt de Fontainebleau participe hautement à la grandeur du célèbre Palais qu'elle entoure, comme un parc agrandi entourerait le château seigneurial.

On sait que le Palais de Fontainebleau, loin d'être la création d'une époque, se date de toute une série d'époques différentes, chacune apportant son style. Comment se fait-il que cette agglomération d'édifices dissemblables donne pourtant une impression d'unité si émouvante ? Parce que ces époques, bien que si différentes, dérivent logiquement l'une de l'autre, parce qu'une pensée continue a dirigé leur succession, et qu'elles représentent, en quelque sorte, le développement même de la civilisation française.

Il n'en est pas autrement des multiples paysages dont l'ensemble constitue la forêt de Fontainebleau et qui tous procèdent du même esprit. Elle représente, elle aussi, une série des aspects de l'ancienne France. Et c'est ce que Mallarmé exprimait quand il

évoquait la vision d'un parc agrandi : au centre, le Palais, un et multiple ; tout autour, les bosquets et les beaux jardins à la française ; à la limite de ces jardins, à l'extrémité des larges pelouses, la forêt qui les continue, avec ses hautes futaies ; et, à l'orée de la forêt, ce fleuve, tellement "vieille France" lui aussi, dans cette courbe prestigieuse qui va de Moret à Melun, et dont le petit pont de Valvins est justement le centre.

Quelques années avant que les amis de Mallarmé ne vinsent placer sur la maison du maître le médaillon commémoratif, l'Administration des Eaux et Forêts avait posé sur un arbre d'une clairière à flanc de coteau, dans le chemin qui va de Samoie à l'ermitage de la Madeleine, une plaque "Point de vue Stéphane Mallarmé", et le Touring Club y avait installé un banc d'où l'on découvre la Seine.

Nous ne terminerons pas sans citer ces quelques vers, qui ne furent peut-être pas inspirés spécialement par la forêt de Fontainebleau, mais où se reflète tout l'amour qu'inspiraient au grand poète ces nobles paysages de l'Île-de-France.

SOUPIR

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme secour,
Un automne jonché de taches de rousseur,
Et vers le ciel errant de ton oeil angélique
Monte, comme dans un jardin mélancolique.
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

Quiconque admire et aime le grand poète, et quiconque aussi aime et admire la belle forêt et son beau fleuve, voudra

faire le pèlerinage de la petite maison de Valvins.

ÉDOUARD DUJARDIN.



DANS LES NEIGES DU BRIANÇONNAIS CINÉMA ET SPORTS D'HIVER

On a dit et redit quel pouvoir d'initiation possède le cinéma, mais on a peu parlé jusqu'à présent des découvertes qu'il fait faire à ceux de ses fidèles qu'il entraîne, pour son service, loin des studios.

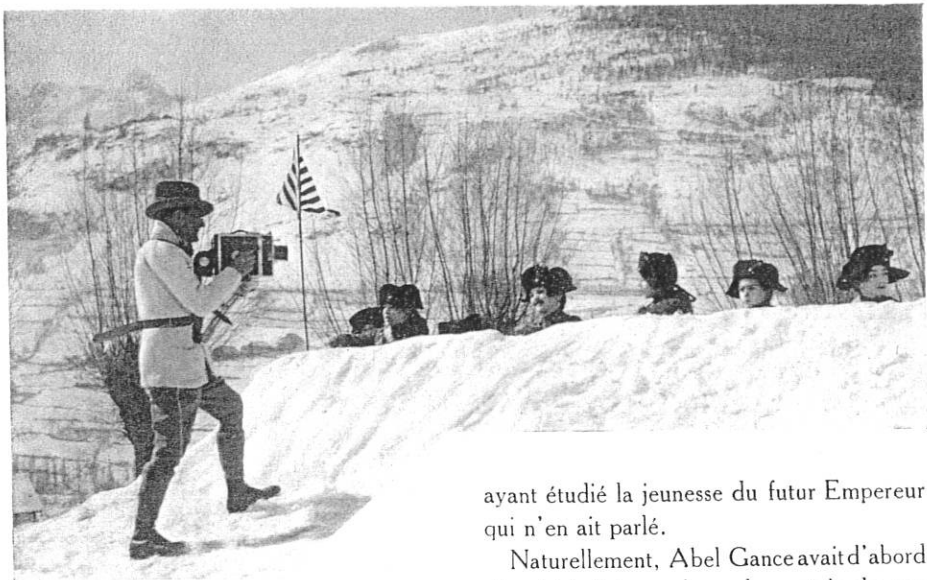
Le Cinéma a besoin de renouveler constamment les toiles de fond sur lesquelles se détachent ses personnages. Les cinégraphistes sont donc de grands voyageurs, mais des voyageurs aventureux, allant à la décou-

verte du paysage dont nul n'aura encore jamais vu s'inscrire l'image fugitive sur la toile de l'écran.

C'est pour découvrir un de ces paysages qu'un beau matin de février dernier, par 12° en dessous de zéro, je sortais de la vieille ville fortifiée de Briançon où Abel Gance allait faire "tourner" quelques scènes du film qu'il vient d'entreprendre sur *Napoléon*.

Le traîneau, lentement, gravissait la route qui mène à Mont Genève et à la frontière





ayant étudié la jeunesse du futur Empereur qui n'en ait parlé.

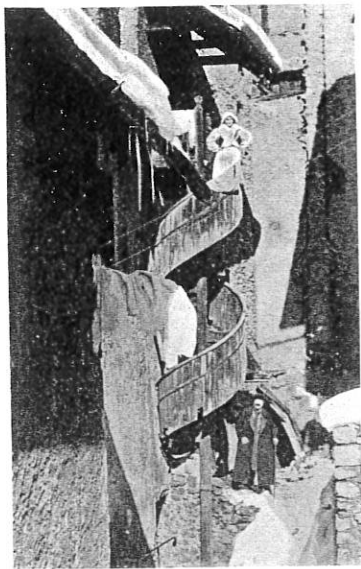
Naturellement, Abel Gance avait d'abord cherché à Brienne le cadre précis de son action. Malheureusement, depuis 1780, Brienne a beaucoup changé et l'École a été en grande partie détruite. C'est alors qu'il eut l'idée de demander au vieux Briançon de Vauban de lui fournir les décors de hautes murailles, de chemins de ronde, de cours austères et couvertes de neige dont il avait besoin pour son film, et Briançon deviendra, sur l'écran, le Brienne de la veille de la Révolution, par la toute-puissance du cinéma.

Si, de cette toute-puissance, une autre preuve avait été nécessaire, les élèves du collège de la ville nous l'auraient donnée en arrivant, sous la conduite de leur principal, transformés en élèves de l'École Royale de Brienne, semblables en tous points à ceux que l'on voit sur une très pittoresque lithographie de Raffet : habit à la française, bleu, aux parements rouges garnis de boutons de cuivre, bas blancs, souliers bas à boucle de métal, perruque à catogan, tricorne à cocarde blanche.

Sollicité par le principal qui est un ami du cinéma, comme il est un ami des sports et qui a vu là l'occasion de donner à ses élèves une vivante leçon d'histoire, le Recteur de l'Académie de Grenoble avait autorisé ces enfants à mettre cette

d'Italie. Emmitoufflés dans des lainages et des fourrures, nous grelottions. Soudain, le soleil surgit au-dessus de la Grande Maye couronnée de forts et de redoutes, et ce fut comme une vie nouvelle. Des casernes, une sonnerie de clairon monta à laquelle une autre sonnerie répondit. L'église, dont le double campanile étendait son ombre presque jusqu'à nous, donna le vol à un clair chant de cloches qui se heurta successivement à chacune des murailles rocheuses fermant l'horizon. Une sirène d'usine vrilla l'air léger.

Quittant le traîneau, et dans la neige jusqu'aux genoux, nous nous dirigeâmes vers un fortin de neige qui venait d'être édifié par une escouade de soldats de la garnison : il allait devenir le théâtre des scènes qui devaient être "tournées". Ces scènes feront assister les spectateurs du film à la vie que Bonaparte mena, de 10 à 14 ans, à l'École Militaire de Brienne et, notamment, au combat à coups de boules de neige dont l'enfant fut le héros au cours du premier hiver qu'il passa à l'École, combat qui laissa une trace si vive dans l'esprit de tous ceux qui en furent les témoins que, à la suite de Bourrienne, il n'est pas un seul des écrivains



parenthèse dans leurs études et, subissant une métamorphose quasi féérique, à devenir pour quelques jours les petits camarades de jeux de Napoléon Bonaparte.

Cette collaboration de l'Université à une œuvre cinématographique est la première surprise que nous réservait Briançon. Pendant une semaine, cette collaboration se manifesta de la façon la plus heureuse. Les petits collégiens



briançonnais tenaient leurs rôles avec une conscience qui faisait l'admiration de tous. Un jour, pourtant, leur bonne volonté se déroba.

La finale du grand concours international de ski à Mont Genève les détourna du plaisir qu'ils prenaient à "faire du cinéma". La jeune troupe, sept heures sonnait à l'horloge de l'église, montait en traîneaux pour gagner Mont Genève.

De Briançon à Mont Genève, la route n'est qu'une succession de boucles qui s'élèvent par degrés, découvrant à chacun de leurs détours un paysage de plus en plus large, dont les plans glissent l'un sur l'autre avec un relief d'autant plus précis qu'ils ne sont faits que de noir et de blanc.

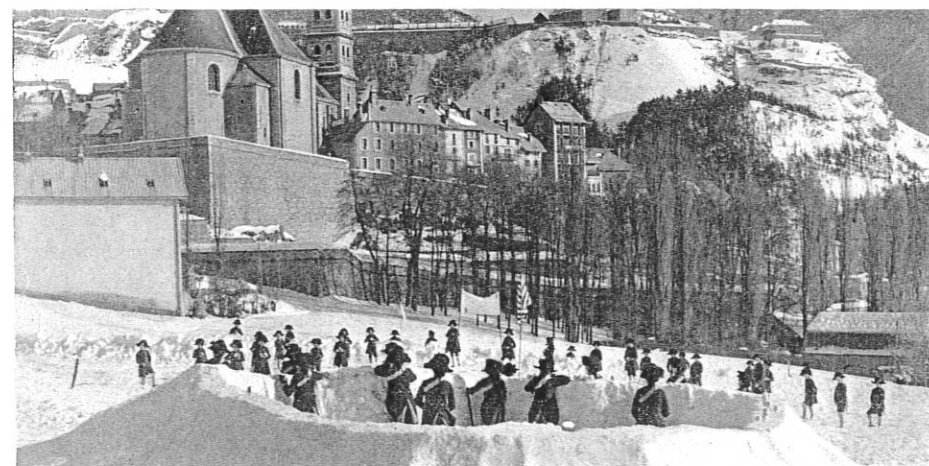
Les traîneaux formaient un chapelet sans fin, glissant au flanc de la montagne. Des skieurs flanquaient la caravane, innombrables,

s'écartant parfois de la route encaissée entre ses talus de neige pour se lancer hardiment à travers la forêt, happés par un invisible sentier.

Pendant trois heures on monta, et puis ce fut Mont Genève, ses petites maisons grises blotties dans la neige, ses arcs de triomphe en branches de sapin piquées de drapeaux multicolores, les capotes bleu horizon de ses chasseurs dont la fanfare lançait vers le ciel sans nuages les accents profonds de ses cors.

Le petit village était plein d'une animation fébrile mais silencieuse, la neige amortissant tous les bruits, ouatant tous les éclats de voix.

Derrière le village, le col s'élargit dans la direction de la frontière italienne, et une haute colonne de granit rappelle aux passants que la route qu'ils suivent a été tracée et





Traineaux arrivant au Mont Genève

ouverte sur les ordres de l'Empereur Napoléon, pendant que la Grande Armée se battait sur le Niémen.

Ce monument à peine dépassé, la piste et le tremplin où l'épreuve devait se disputer nous apparurent encadrés de hauts sapins au pied desquels la foule massée attendait.

Le spectacle que composent ces sauts, pendant lesquels l'homme s'envole, les bras étendus, et comme s'il n'était plus soumis aux lois de la pesanteur, a été trop souvent décrit pour qu'on se croie autorisé à le décrire encore une fois.

Mais la surprise que l'on ne saurait taire vient de ce qu'il puisse y avoir en France, à quelques kilomètres d'une grande ligne de chemins de fer, à vingt heures de Paris, une région aussi ample et aussi diversément pittoresque où patineurs, lugeurs, skieurs de France, de Suisse, de Suède, d'Amérique

s'adonnent à leurs sports favoris au point d'y disputer les plus importantes de leurs compétitions internationales.

Pourquoi Briançon, qui est la ville la plus haute d'Europe, n'en est-elle pas aussi la plus fréquenté des centres de sports d'hiver? L'air est-il plus léger à Montreux? La neige est-elle plus fine et plus serrée à St-Moritz? Les paysages sont-ils plus beaux ou plus variés en Engadine?

Nous nous posions ces questions pendant que le traîneau, glissant de façon immatérielle, dans le plus rose des crépuscules, nous ramenait vers Briançon. Quelle réponse aurait valu cette course silencieuse aux apparences féeriques, cette course si généralement révélatrice, cette course en marge de toute activité cinématographique et que, sans le cinéma prodigue, nous n'aurions jamais faite?...

RENÉ-JEANNE.



Arc de triomphe au sortir du village de Mont Genève (côté Italie)



La Légende de Notre-Dame-de-Consolation

SVELTE et sombre, et sans un frémissement dans son âpre feuillage qui le vêt comme une armure jamais quittée, le sapin garde, aux yeux du rêveur, quelque chose de féodal. Si le chêne est le roi des forêts, il en est le seigneur.

C'est dans la vallée du Dessoubre qu'il faut admirer, superbes et taciturnes, les seigneurs des forêts; leur armée s'y hérissé, innombrable; et c'est à la source même de la rivière, dans le cadre formé par les rochers et les hauts sapins, décor médiéval, en écoutant l'onde haleter, gronder, mugir, mystérieuse et profonde, et presque terrible à de certains moments comme une voix d'autrefois, qu'il faut goûter, dans toute sa naïve poésie, la Légende de Notre-Dame-de-Consolation.

En 1426, James de Lusignan, qui régnait sur l'île de Chypre, que les Musulmans avaient déjà ravagée l'année précédente, craignant une nouvelle attaque des Infidèles,

fit appel au Pape Martin V, dont le pontificat vit s'élever les flammes du bûcher de Jean Huss, et à toute la chrétienté. Aussitôt, de valeureux guerriers, qui s'étaient rassemblés à la cour d'Amédée I^{er} de Savoie, s'empresèrent à son secours. Parmi eux se trouvait un chevalier bressan, François de la Palud, sire de Varembois, qui avait laissé femme et enfants pour dresser la bannière de Notre-Dame contre les soldats de Mahomet! Hélas! ceux-ci avaient un chef terrible, le Soudan d'Égypte, à qui Allah donna la victoire. Le roi de Chypre et quelques rares seigneurs

échappèrent au massacre qui suivit la victoire des Sarrasins. On les traîna, captifs, en Égypte et en Syrie. François de la Palud était de ces prisonniers. Les années passèrent et ses compagnons, les uns après les autres, le quittèrent pour un monde meilleur: misères et privations les décimaient, à moins que les supplices ne leur arrachassent un dernier souffle de vie. Que pouvaient-ils espérer du cruel Soudan qui, si l'on en croit la chro-





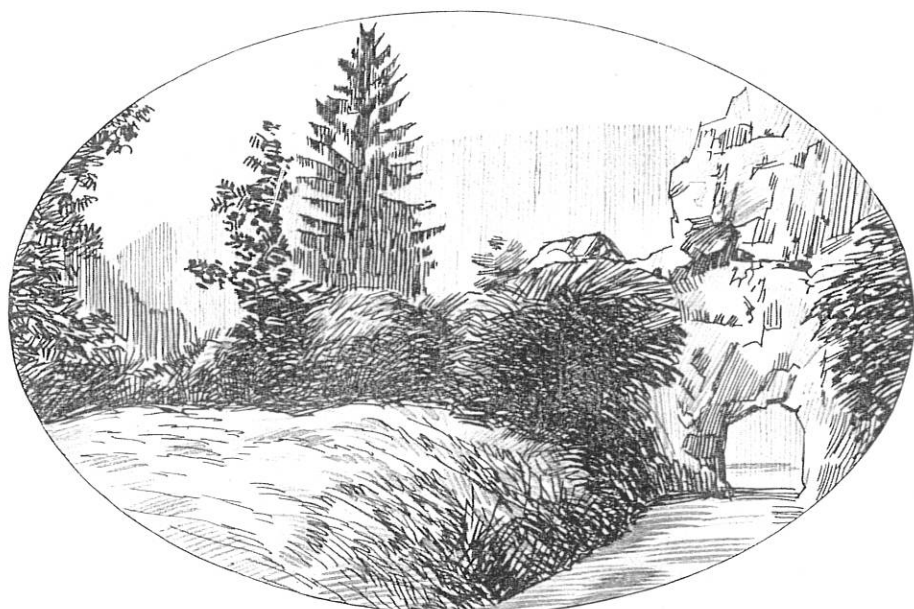
nique d'Enguerrand de Monstrelet, prévôt de Cambrai, mandait ses volontés aux souverains d'Europe dans ce style

magnifique et farouche :

" Balbadoch, fils d'Aire, cométable de Jéricho, prévôt du paradis terrestre, neveu des dieux, roi des rois, prince des princes, Soudan de Babylone, de Perse, de Jérusalem, de Chaldée, de Barbarie, prince

indignation et la puissance de ma forte épée tourneront sur vous assez brièvement, dont j'aurai vos têtes en rançon sans rien épargner. "

Donc le Sire de Varambon pouvait encore sauver sa vie en désavouant la foi pour laquelle il avait combattu. L'apostasie? Plutôt la mort des martyrs! C'est bien! le lendemain son chef tranché roulerait sur le sol... Alors, en attendant l'heure du supplice, il se mit en prière. Il invoqua la Mère de Dieu peinte dans son château, avec son doux enfançon entre les bras. Il tendait vers Elle ses poignets chargés de chaînes, il levait sa tête dans une imploration suprême autant que le poids du carcan de fer rivé à



La Roche Percée

d'Afrique, animal d'Arcadie, avoué d'Amazonie, gardien des îles, doyen des abbayes, commandeur des temples, froisseur des heaumes, fendeur des écus, perceur des hauberts, rompeur des harnois et des places, lanceur des glaives, effondreur des destriers, détruteur de châteaux, fleur de chevalier, sanglier de hardiesse, étendard de Mahomet, seigneur de tout le monde!

" Aux rois d'Allemagne, de France, d'Angleterre et à tous autres rois, ducs et comtes, et généralement à tous ceux auxquels notre débonnairété est advenir, salut et dilection en notre grâce!

" Vous mande que vous ne tardiez à venir par devers moi, et à relever vos fiefs et terres de ma seigneurie, en reniant votre Dieu et la foi chrétienne, ou autrement mon

son cou le lui permettait. Et doucement, par une sorte de faveur dernière, de pitié infinie, le sommeil le prit. Il s'effondra, anéanti, dans son cachot, avec, sur les lèvres, une oraison expirante...

Et, engourdi encore, il s'éveilla, car un air plus vif caressait son visage; il entr'ouvrit les paupières, les referma aussitôt et baissa le

front. L'instant était venu. Au-dessus de lui, vision épouvantable, il avait aperçu, nette et luisante, la courbe

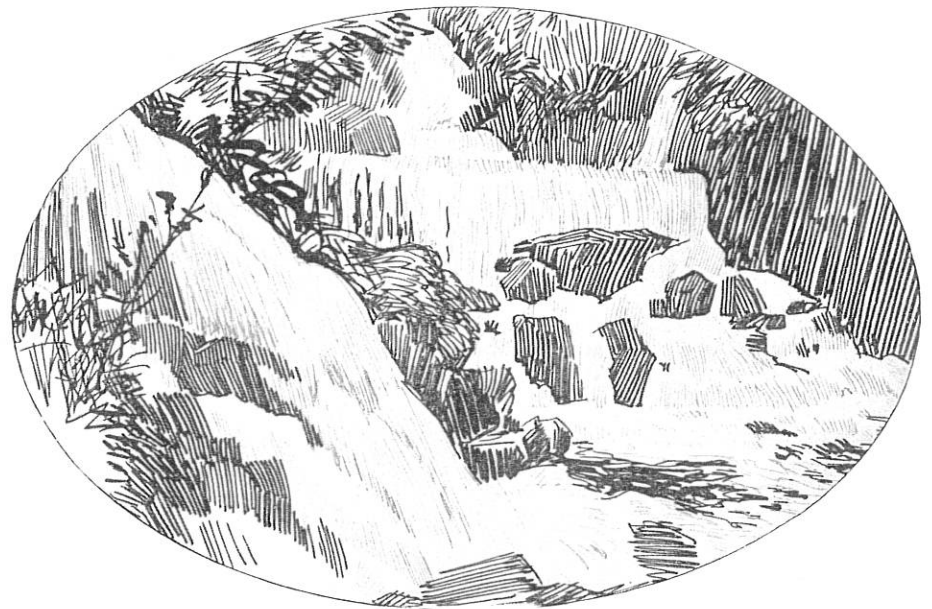
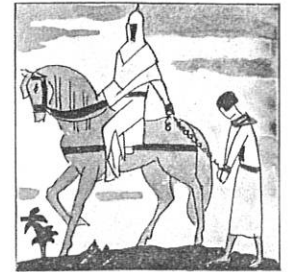


d'un sabre sarrasin. Il attendait.... L'arme terrible ne tombait point sur sa nuque tendue. Il rouvrit lentement les yeux. Autour de lui régnait un étrange silence... Pas un bruit de pas, pas un murmure... On eût dit que le bourreau avait fini...

Le Sire de Varambon se mit debout, il regarda, éperdu, tremblant encore. Ce qu'il avait pris pour un glaive, c'était, là-haut, le croissant aminci de la lune qui pâlisait au moment de disparaître dans la clarté de l'aube... Ces arbres noirs? Non! Ce n'étaient point les cyprès funèbres de la terre musulmane: c'étaient, beaux et fiers, les sapins du pays de ses aïeux!... Des oiseaux chantaient, des sonnailles tintaient, une

au lieu de le conduire dans cette région, Notre-Dame aurait pu, avec la même facilité, le conduire dans son château de la Bresse,

mais il est bon qu'une légende ait quelque chose d'imprévu qui dérouté les esprits trop prosaïques, et une telle faveur n'avait que faire d'un itinéraire précis. Et puis les sapins de la Franche-Comté ne méritaient-ils point cet honneur?



Source du Dessoubre

cloche, au loin, égrenait les notes argentines de l'angélus... Et ces hommes qui s'approchaient, guidant des troupeaux, parlaient un langage doux à son cœur. Musique merveilleuse, enchantement, délice — rêve peut-être?...

La Vierge, qu'il avait priée avec tant de ferveur, venait, en récompense de sa pieuse

confiance, de le mener miraculeusement aux portes de Châtelneuf qui appartenait alors à Humbert de Villersexel! Sans doute,

Le bon Sire était sauvé. Dans la chapelle de ce Châtelneuf — il se dressait sur la hauteur que l'on nomme à présent la Roche du Prêtre — il mit en ex-voto sa tunique d'esclave, qui, par la suite, tomba en lambeaux, et devint poussière, et ses chaînes, qu'un forcené jeta plus tard dans la rivière, comme si le Temps et l'Homme ne voulaient laisser de cette histoire qu'un beau souvenir éthéré.

Maintenant un Séminaire s'abrite dans ce paysage d'âpre verdure et d'eau glacée. Les flots, tantôt rapides, tantôt lents, l'entourent de tous côtés, car le Dessoubre, dont la chute bondit au fond d'un parc sauvage, se grossit bientôt du Lançot. Cascades, lacs, grottes, cascates, gouffres, gorges, les rochers et la rivière

